

Chapitre 25 : Le stratagème de Clipperton et le projet du même nom

(Océanie, mercredi 1er février 95)

Les fistons ne partagèrent pas notre liesse, car, contrairement à nous – dont un cône conséquent du champ arrière nous était masqué –, ils voyaient sur 360 degrés :

— Heu, intervint Al dès que notre cri de guerre se fut éteint, il me semble apercevoir un gros hélico derrière nous. J'attends la réponse de l'équipage, qui surveille la zone via le satellite...

Jul, commençant à souffrir des genoux, ne trouva pas mieux comme amortisseurs que les deux paquets de feuilles de *coca* qui se trouvaient dans la boîte à pharmacie du Sikorsky :

— Tu sais que d'les machouiller, ça fait passer la faim ? plaisantai-je, pour défier le sort.

— Le principal est de ne pas tomber entre leurs mains...

Au bout de quelques minutes, Al eut la confirmation qu'un appareil nous suivait :

— Selon l'équipage, l'aéronef nous rejoindrait – si les deux vitesses restent constantes – à peu près au niveau de notre jonction prévue avec le canot.

— Au fait, et mon couteau suisse ? Demandai-je à Jul. Oui, c'est plus vite fait d'couper les cordages que d'les dénouer, une fois qu'Al & Ber auront pris pied dans l'canot.

— *A priori*, j'ai dû le rendre à Aziza ! dit-il en se tournant vers notre amie.

— En tout cas je ne le trouve pas ! fit-elle en fouillant dans son sac à main (comme toute femme, elle tenait à ce sac presque autant qu'à sa vie). Tenez, j'ai une paire de coupe-ongles.

— Oh, oh ! Je ne sais pas si ça tiendra le coup, fit Jul, en voyant le ridicule petit ustensile.

— Qu'ils fassent au mieux, ça m'est égal s'ils les cassent ! s'écria-t-elle en les lui remettant.

— Encore merde de merde ! Qu'j'ai été con d'faire j'ter la "boîte à malices"... Aussi con qu'd'avoir balancé mes vieilles jumelles !

— Ne te fâche pas pour si peu, je te laisserai les miennes... on va s'en tirer ! me calma Jul.

— Ouais... sauf s'ils nous canardent !

— Ton *Doctor Gallego*, malin comme tu me l'as décrit, a certainement fait courir le bruit, *urbi et orbi*, que les arguments des Américains sont douteux sinon franchement faux... D'ailleurs, je suppose que la consigne est de nous capturer vivants, pour nous cuisiner : tout à l'heure, les Mexicains n'ont pas tiré, alors qu'on était à leur portée – raisonna Jul tout en enveloppant les miniciseaux avec son mouchoir, pour ensuite s'accroupir encore davantage et, se tenant d'une main à un moignon de pied de siège, se pencher au-dehors du cockpit afin de tendre le précieux ustensile à Ber, qui, lui, montait sur sa corde pour le saisir.

Aziza, dont le champ de vue vers l'avant s'était ainsi momentanément dégagé, s'exclama :

— **Je vois deux bonshommes dans le canot !**

Rires de Jul et de ma pomme :

— Ce sont des "loups de mer" en baudruche, lui expliqua l'ami. Une embarcation vide aurait immanquablement attiré l'attention !

D'après les fistons, l'hélico était à deux ou trois milles derrière nous quand nous atteignîmes le canot, maintenant téléimmobilisé par Al. Je descendis donc au-dessus du dit canot, de plus en plus lentement, jusqu'à ce que nos passagers funambules y posent pied. Ce que je sus tout de suite : sur un petit hélico, la moindre modification de la charge se ressent.

Ciseaux efficaces ou pas, les fistons se libérèrent *fissa* des cordages, grâce auxquels Jul puis Aziza descendirent à leur tour dans le canot. Cette dernière, en sous-vêtements – mais avec son sac à main –, fut délicatement réceptionnée par les Doutrerive...

Je remis aussitôt les gaz à fond pour m'éloigner de l'embarcation. L'appareil répondit trop bien et s'éleva plus que nécessaire : normal, en vérité, car sa charge s'était considérablement réduite... C'est donc de bien haut que je vis l'eau sous mes pieds. Mais il fallait y aller ! Et, ni une, ni deux, je

sautai.

Bien qu'ayant rempli mes poumons, la vingtaine de secondes d'apnée me parurent interminables, et je dois avouer qu'une peur panique m'assaillit – peut-être en souvenir d'un épisode de mon enfance, au cours duquel j'avais failli me noyer... Dans le cas présent, c'était une terreur irraisonnée (je ne pensai pas un instant aux requins, qui hantent effectivement ces parages), puisque rien ne pouvait arrêter Archimède, qui me remonterait à la surface – plus sûrement que la faveur d'Allah –, où les Doutrerive me secourraient aussitôt...

Jul a raison : le cerveau humain, comporte – contrairement à celui des Cosmons – une composante irrationnelle irrépressible !

En réémergeant, tout congestionné, je me mis sur le dos et repris – péniblement – mon souffle. J'aperçus alors le gros hélico qui tournoyait à une centaine de mètres au-dessus.

— **Dis donc, t'as voulu nous ébahir ou quoi ?** me cria Jul du canot alors que les fistons me tendaient la main.

— Oh non ! C'est la faute à c'brave Sikorsky, répondis-je d'une voix sans force.

L'appareil des *Chicanos* fit encore deux ou trois ronds puis repartit vers la côte : il avait sans doute lui aussi des problèmes de carburant et, de plus, le soleil était en train de se coucher.

Nous le saluâmes avec de larges gestes, cependant qu'Al contactait le *Pancolore* à l'aide du sonar de bord – la liaison hertzienne s'étant avérée inopérante, sans doute parce que, à l'approche de l'hélico ennemi, l'équipage avait retiré la bouée portant les antennes aériennes...

Les indications des Cosmons permirent à Al de lancer le canot droit sur le *Pancolore*.

Alors seulement les fistons se jetèrent-ils avidement sur les sandwiches qui se trouvaient à bord – ce qui leur valut le sermon du paternel :

— Plus on a pâti de la faim, plus il faut se réalimenter lentement et progressivement. Les affamés victimes d'indigestion létale sont légion !

Moi, une fois remis de toutes ces fortes émotions, je ressentis des douleurs aux reins : le malencontreux plongeur avait réveillé mon vieux lumbago de l'Isoard. Aziza se proposa alors de me frictionner avec une pommade provenant de la boîte à pharmacie du Sikorsky, qu'elle avait providentiellement récupérée. Le remède s'avéra efficace, pour quelque temps...

Une demi-heure après, alors que la nuit venait de tomber, nous faisons la jonction avec le vaisseau, qui avait refait surface et, à la demande de Jul, s'était préparé à prendre son envol en direction de l'île de la Passion (appelée communément Clipperton, du nom d'un pirate anglais l'ayant fréquentée au 18ème siècle¹).

[*Ce petit bout de terre française – un atoll d'environ 6 km carrés dont 4 occupés par le lagon central – est situé à quelque 700 milles au sud-est d'Acapulco. Inhabité, il doit sa célébrité à la protestation que De Gaulle éleva auprès des Etats-Unis pendant la guerre du Pacifique, en apprenant que la marine américaine y cantonnait sans autorisation formelle du gouvernement (provisoire) de la France libre... Récemment, l'explorateur Jean-Louis Etienne l'a médiatisé à juste raison : ses eaux territoriales sont pillées par des pêches incontrôlées et son sol salopé par des escales de visiteurs douteux (traficants de drogue compris), dont une majorité de Chicanos — lesquels le revendiquent, en dépit d'un arbitrage international d'avant-guerre, agréé par le gouvernement mexicain lui-même.*]

Une fois dans nos cellules, nous eûmes juste le temps de nous attacher sur nos couchettes avant que Jul ne donne le feu vert pour le décollage. Le *Pancolore* accéléra de toute la puissance de ses moteurs, car sur l'écran du radar apparurent deux petits navires rapides (sans doute des gardes côtes) se dirigeant sur nous...

Je m'endormis presque aussitôt, mais fus réveillé, comme les autres, au bout d'une heure et demie,

¹ En fait, ledit pirate se serait appelé Clippington et l'aurait découverte en 1704, alors que les Français l'ont officiellement répertoriée à Pâques 1711 – d'où son nom d'origine.

par l'amerrissage à quelques centaines de mètres de l'atoll.

Nous, les anciens, nous nous levâmes, bien qu'avec quelques difficultés. Par contre, les fistons n'obtempérèrent qu'à l'injonction du paternel, qui en tira aussitôt des conclusions négatives :

— C'est à croire qu'ils ont déjà pris les mauvaises habitudes de la jeunesse d'ici-bas, qui n'a plus vraiment besoin de gagner sa pitance à la sueur de son front !

— Oh, mais ce que vous êtes dur : c'est normal qu'ils soient exténués ! intervint Aziza... Moi-même j'ai failli vous dire que je préférerais dormir plutôt que dîner.

Peu ou prou, nous participâmes tous à la préparation du repas à la cosmonne, qui, ma foi, compte tenu de notre appétit, s'avéra tout à fait acceptable... Puis, une infusion – cosmonne aussi, évidemment – nous redonna, à nous trois les anciens, le goût de Morphée, alors qu'Al & Ber, définitivement réveillés, interrogeaient le *web* et le satellite pour avoir des informations et des vues sur ce confetti de feu l'empire colonial français.

Le petit déjeuner de ce mercredi 1er février fut malheureusement attristé par une mauvaise nouvelle : l'équipage, avait repéré, toujours grâce au satellite, deux aéronefs (des chasseurs *ricains* sans doute) venant du nord et fonçant vers notre atoll à plus de 500 km à l'heure.

Il était trop tard pour fuir sans se faire repérer et même une plongée à 200 mètres de fond – le maximum maximorum possible – n'aurait pas échappé à un système de détection *ad hoc*, dont les *zincs ricains* étaient certainement équipés.

JDR proposa alors de recouvrir le vaisseau d'une pseudo-coque métallique de telle façon que son apparence et sa signature radar soient similaires à celles d'un sous-marin de la Royale !

Ce fut donc le branle-bas de combat : Jul schématisa la forme de la coque que les Cosmons, secondés par Al & Ber, s'attelèrent à réaliser en récupérant tout ce qui traînait à bord comme tôles ; cependant que j'aidais Aziza à confectionner un drapeau tricolore.

Notre modeste mais glorieux travail terminé, nous enfilâmes les *combies* intégrales et allâmes sur la dunette remettre le pavois aux fistons, qui étaient chargés de le hisser au-dessus de l'ogive sommitale. Nous y trouvâmes Jul, ses plans à la main, comme nous en *combie*, mais sans heaume : « Pour profiter de l'atmosphère du grand large », avoua-t-il. Nous l'imitâmes donc, car, contrairement aux fistons, nous n'étions pas requis pour le travail en cours, relativement dangereux.

Nous constatâmes *de visu* l'efficacité cosmonne. La plupart des dix membres de l'équipage participaient à l'opération. Pour l'occasion ils portaient une combinaison spéciale (double, en fait) appelée "extra-véhiculaire". Malgré l'*impedimenta* que cela représentait, ils travaillaient avec entrain à la fixation des plaques, qui dans de petites nacelles arrimées au *Pancolore*, qui sur la charpente de la pseudo-coque elle-même... Il fallait voir comment ils se démenaient pour ne pas passer par dessus bord à cause de la houle ! Quelques uns y passèrent quand même, bien sûr, mais regrimpèrent vaillamment aussi sec dans leur instable embarcation : il est vrai qu'avec ces *combies* ils étaient insubmersibles et sous oxygène... Les opérations se déroulèrent avec célérité et cohérence, comme s'il s'agissait d'un travail routinier et – évidemment – sans le moindre éclat de voix ! Moi qui étais habitué, sur les chantiers, aux interpellations, exclamations, et autres jurons, sans compter les chuintements, sifflements, vrombissements des outillages et autres engins motorisés, j'appréciai la discrétion des Cosmons et de leurs machines, à peine audibles dans le battement de la houle...

J'en fis la remarque à Jul, qui me rappela qu'eux aussi dialoguaient, mais avec les mains !

— Alors, est-ce que "merde !" et autres "putaing cong !" fusent comme chez nous ? rigolai-je.

— Ah non... Bon, ça leur arrive aussi d'exprimer leurs émotions par des onomatopées...

— Quoi, ils éprouvent donc des émotions ? s'étonna Aziza.

— Mais bien sûr ! L'émotivité existe aussi chez eux, bien qu'avec une moindre intensité.

— S'ils pouvaient parler, ça leur serait utile, non ? questionna-t-elle.

— Absolument, et ils en débattent depuis longtemps... En fait il existe un programme eugénique qui consiste à doter les générations futures de cordes vocales – qu'ils ont d'ailleurs étudiées sur les corps de Vito et Romond. Mais ils ne sont toujours pas passés au stade de l'expérimentation *in vivo*, cette

décision étant aux mains du Conseil Pancosmon... qui n'est pas prêt de trancher, étant donné que la polémique sur le sujet fait encore rage dans toute la Cosmonie – laquelle, comme vous savez, s'étend sur des milliards de kilomètres. J'ajoute qu'ils ne procèdent aux modifications génétiques qu'avec une extrême prudence...

— À l'inverse d'ici-bas donc, constatai-je.

— Tout à fait. Les Humains traitent tout aussi légèrement d'autres questions dangereuses, comme les armes de destruction massive, la surexploitation de la planète, les pesticides, les médicaments, etc. – alors qu'ils dépensent sans compter pour prolonger la vie, y compris celle de ces malheureux qui n'en veulent plus ou qui ne sont même pas conscients de vivre !

— C'est l'triomphe du court terme !

— Oui : c'est aussi le triomphe de l'individualisme exacerbé sur le bien collectif. Un triomphe, qui, s'il n'est pas bientôt limité, menace l'avenir même de notre civilisation...

— Qui sera remplacée par quoi ?

— Ah ça, bien malin qui saurait le prévoir avec crédibilité, car ce genre d'évolution demande des décades sinon des siècles... L'IET travaille sur la question, tout en sachant fort bien que les prédictions de ce genre sont entachées d'une incertitude qui augmente exponentiellement avec le temps... mais on en reparlera, car je vois que l'équipage a besoin de moi.

En effet, un ET faisait des gestes en notre direction et Jul me quitta pour discuter de près avec le bonhomme... heu, le *boncosmon*.

On ne pouvait que s'extasier au vu de la scène quasi biblique qui s'offrait à nos yeux. On aurait dit une moderne arche de Noé en train de se bâtir, alors que le déluge venait de submerger la planète entière, le dernier morceau de terre ferme étant ce minuscule îlot, qu'on ne distinguait, dans le lointain, que par quelques touffes de palmiers et un piton rocheux...

— J'ai entendu votre conversation, me dit Aziza en se rapprochant. Moi, je souhaite ardemment une reconnaissance réciproque : si j'ai bien compris, il n'y a que les Cosmons qui sauraient combattre efficacement la désertification de l'Afrique, grâce à leurs formidables moyens... En plus, je pense que leur simple apparition sur les écrans de télévision anéantirait nos Fanatiques, qui se croient les seuls élus d'Allah.

— J'en suis moins sûr. Tu sais qu'ils considèrent la télévision comme une invention diabolique. J'parie qu'dans leur logique paranoïaque, ils verraient les ET comme des créatures infernales... Mon opinion est qu'la raison n'a plus aucune prise sur eux, et qu'c'est seulement par la force et par la ruse qu'on peut en venir à bout.

— C'est bien ce que j'essaie de faire, assura-t-elle.

Les couleurs nationales flottaient maintenant sur le pseudo-submersible *frenchie*, quasiment prêt. Jul revint et nous pria de retourner en salle commune, alors que lui-même et les fistons allaient au poste de pilotage dans le but d'entrer en contact avec les deux avions :

— L'équipage ne peut participer à l'opération, principe de non intervention oblige, nous rappela-t-il. Les écrans vidéo nous permirent de suivre les événements en temps réel : les deux chasseurs arrivèrent droit sur nous. Puis ils effectuèrent, à une altitude d'environ mille mètres, un grand cercle, cependant que JDR les interpellait :

— *To airplanes from the French submarine Le Gaullant (sic, une impertinence ribienne). You are welcome in the French possession of Clippairtòn. Roger !²*

— *We've been informed that you're carrying illegal goods. Therefore, in the name of law, we require you to be inspected. Roger !³* répliqua le Ricain.

— *That is pure calomny ! Any way, this is a French territory, submitted to French authorities only.*

² — Aux avions depuis le sous-marin français Le Gaullant. Vous êtes les bienvenus à Clipperton, possession française ! Terminé ! (JDR prononça ce toponyme à la française, c'est-à-dire en nasalisant le son *on* final).

³ — On nous a signalé qu'vous transportez des marchandises illégales. Donc, au nom de la loi, nous exigeons une inspection. Terminé !

Roger !⁴

— *W're afraid to be obliged to enforce the summons. Roger !*⁵

Et le premier *zinc* piqua sur nous pour tirer deux roquettes qui n'atteignirent pas directement le vaisseau, mais provoquèrent des secousses dues à l'onde de choc marine...

— *Stop shooting, otherwise I shall proceed to your destruction. Roger !*⁶

Jul demanda alors aux fistons de mettre en batterie le canon anti-météorites.

Le *Pancolore* se haussa d'environ deux mètres, mettant à sec la section pivotante hors de laquelle pointa bientôt la gueule du dit canon.

Cette fois c'est le second qui fondit sur nous et nous mitrilla. La rafale perça la fausse coque dans un vacarme d'enfer. Alors Jul "alluma" le premier avion, qui revenait à l'attaque. Un flash aveugla l'écran pendant quelques secondes, suivi d'une secousse amortie. Puis on aperçut les débris de l'appareil tomber en gerbe dans l'océan, provoquant une cascade de geysers... ainsi que deux parachutes descendant lentement, poussés au loin par la brise.

Aziza et ma pomme applaudîmes :

— Ce canon paraît nettement plus puissant que celui de 61, remarquai-je, via l'interphone.

— Mais non, seule la rapidité de pointage et la focalisation ont été améliorées, statua Jul.

— Heu, oui. J'comprends mètnà pourquoi la Peugeot a pas été détruite.⁷

Les deux parachutes se posèrent sur l'océan, cependant que le second appareil (un hydravion, donc) amerrissait pour repêcher les deux rescapés.

Au bout d'un quart d'heure, il redécolla lourdement contre le vent, puis, sans demander son reste, vira en direction de la côte mexicaine...

— Le Grand Charles va s'trémousser d'contentement dans sa tombe ! conclus-je.

C'était l'heure du déjeuner et les Doutrerive nous rejoignirent en salle commune.

— Je regrette beaucoup cet incident, avoua Jul, car, vaille que vaille, les Etats-Unis sont au premier rang de ce qu'on appelle, avec quelque outrance, les démocraties occidentales... Et depuis leur indépendance – acquise avec l'aide de la France – c'est certainement le pays le plus aimé des Français...

— J'ai admiré votre détermination... commenta Aziza. Mais la CIA a certainement trompé ces pilotes, qui ne faisaient ni plus ni moins que leur devoir de douaniers... Je souhaiterais un engagement tout aussi ferme contre les Fanatiques qui, chez nous, sèment la terreur afin de nous imposer par la force un pouvoir tyrannique et obscurantiste !

— Ah, mais si ç'avaient été des islamistes, j'aurais tiré sans sommations ! répliqua Jul en riant. Puis, redevenu sérieux, il ajouta : Concernant la lutte contre la rébellion en Algérie, je pense qu'elle doit être menée par les Algériens eux-mêmes ; car vos fanatiques, dont la mauvaise foi n'a d'égalé que la barbarie, auraient beau jeu de crier à l'intervention néo-colonialiste !

— Vous avez raison, mais cela ne doit pas vous empêcher vous-même de venir nous conseiller, car je suppose que vous aurez du temps de libre, désormais !

— Du temps de libre, pour sûr que j'en aurai : la mission CHC ayant pratiquement échoué, je vais de ce pas demander à l'équipage de nous ramener en Méditerranée.

— Je vous remercie de tout cœur, Julien ! déclara-t-elle, en le gratifiant d'une embrassade.

— Y a quand même une chose qu'je voudrais éclaircir, intervins-je. Comment comprendre le comportement pour le moins cavalier de notre astrophysicien ?

— Je crois bien que je me suis fait avoir ! supputa Jul. Le pauvre n'a sans doute jamais entendu parler de moi : les services secrets ont dû détourner mes messages et monter de toutes pièces cette entrevue avec un pseudo-Sagan, plus ressemblant que le vrai !

⁴ — C'est pure calomnie ! De toute façon, ce territoire est français, donc soumis seulement aux autorités françaises. Terminé !

⁵ — Nous avons bien peur d'être obligés d'vous faire respecter les sommations par la force. Terminé !

⁶ — Arrêtez le tir, sinon je vais procéder à votre destruction. Terminé !

⁷ On laisse le lecteur exercer son bon sens technique, pour l'explication !

— Et quels sont vos arguments pour une telle interprétation ? questionna Aziza.

— Le principal, c'est que Sagan ne serait plus Sagan s'il était un tant soit peu complice de cette mise en scène, même seulement par abstention...

— Peut-être pas s'il est vraiment malade ! rétorqua-t-elle. Qui peut juger des réactions de quelqu'un diminué par la souffrance et soumis à un habile chantage.

— Je crois que ni le FBI, ni la CIA, n'emploient, depuis les années du mac-carthisme, d'aussi viles méthodes que celles qu'utilisait le KGB... Mais il est fort plausible que ces services profitent de la situation pour régler un vieux contentieux avec le professeur. Contentieux qui date du temps où il étrillait publiquement les services secrets américains...

— Hum... doutai-je. Même si, plus d'une fois, la *barbouzerie ricaine* a pris des initiatives peu appréciées par les diplomates d'la Maison-Blanche, ses actions ont toujours été conformes à l'intérêt national bien compris... Or, dans notre affaire, j'vois pas quel est cet intérêt.

— Je crois qu'en l'occurrence il ne s'agit pas d'intérêt, au sens terre-à-terre du mot. Les motivations idéologiques sont souvent plus puissantes que les contraintes matérielles : pensons aux nazis donnant priorité aux trains de la mort sur les transports de troupes !

— Les *Yankees* sont pas fanatisés comme l'étaient les *Schleus* !

— Bien sûr que non, mais depuis l'implosion de l'URSS, pour laquelle, rappelons-le, ils n'y sont quasiment pour rien, beaucoup d'Américains ont pris la grosse tête, toujours mauvaise conseillère ! Sur ce pertinent constat, nous nous séparâmes, les Doutrerive allant planifier les opérations avec l'équipage, Aziza partant prévenir son frère d'un débarquement clandestin imminent, et moi désirant mettre un peu d'ordre dans mes affaires...

Une heure plus tard, les Cosmons entreprenaient le démontage de la pseudo-coque. La participation des Doutrerive à cette tâche ne s'avérant pas indispensable, Jul nous proposa la visite de l'îlot :

— Le drapeau ne nous étant plus nécessaire, j'ai pensé qu'on pouvait aller le planter sur le piton de l'atoll, ne serait-ce que parce qu'au cours de l'épisode tragi-comique que nous venons de vivre, les couleurs de la France ont défendu le droit contre l'arbitraire de la puissance !

Le soin de porter ledit oriflamme m'échut naturellement. En effet, Aziza était Algérienne ; Jul venait d'opter pour la Belgique, une fois ; et les fistons tenaient à tout prix à la citoyenneté cosmonne, laquelle leur interdisait de prendre parti dans les querelles d'ici-bas, fussent-elles pichrocolesques...

Sachant le risque de nous tremper involontairement et/ou de nous blesser sur les récifs coralliens, nous gardâmes la *combie* (sans heaume), malgré une température extérieure élevée.

En prévision du coup de soleil, les Doutrerive coiffèrent un petit calot, genre infirmier, et Aziza son foulard ; alors que moi, ayant, comme on sait, sacrifié mon sac contenant *Stetson* et béret basque (sans parler des jumelles !), je comptais sur le "parasol". Hélas, une fois dans le canot, il s'avéra que la vitesse de celui-ci, fâcheusement combinée à l'alizé, ne me permit pas de l'ouvrir.

— Il te reste la solution de Brahim ! me taquina Aziza.

— Que deviennent-ils ? questionnai-je, plus pour détourner la conversation qu'autre chose.

— Lui est maintenant à la retraite. Ils habitent une villa du côté de Sidi Ferruch. Comme ce n'est pas sur mon trajet habituel entre Alger ou Dar el-Beida et la Kabylie, et que je suis toujours pressée quand je descends dans la capitale, je ne les vois pas souvent... Ils sont cependant venus me rendre visite deux ou trois fois à Adrar. Il faut dire qu'eux aussi sont soumis aux devoirs des grands-parents vis-à-vis des petits-enfants... Ils se souviennent bien de toi ; mais j'ai l'impression que lui te soupçonne d'être pour quelque chose dans sa disgrâce.

— J'vois pas sur quels arguments sérieux il peut s'baser !

— Avoue que la coïncidence de l'incendie de *La Mitidja* avec ton départ précipité malgré un état de santé préoccupant, peut prêter à des interprétations malintentionnées...

— Peut-être, mais j'veux pas épiloguer. L'essentiel est qu'ce sinistre l'ait remis sur l'droit chemin professionnel, non ?

— C'est vrai, c'est vrai... Quand je réfléchis, ajouta-t-elle en riant, je me demande qui de toi ou de Julien est le plus béni des dieux pour bénéficier d'une telle baraka !
— Parce que c'est de la baraka, le fait d'avoir été exilé pendant plus de trente ans à des centaines de millions de kilomètres d'ici ? s'étonna Jul, qui avait suivi la conversation.
— Oh, excusez-moi, je pensais au sort de notre malheureux Vito... et puis à votre gloire d'avoir été le premier homme à faire connaissance avec des Extraterrestres...
— Tu as raison, au fond... Je ne devrais pas me plaindre, d'autant moins que cet exil a influencé profondément ma *weltanschauung* – comme disent les philosophes.
— Dans un sens plus, ou moins optimiste ? questionna-t-elle.
— On en reparlera plus tard, car la question n'est pas simple... parce que maintenant il s'agit d'aborder sur l'île sans trop de risques, hein !

L'échauffement de l'occiput, plus vraiment protégé par ce qui me restait de la tignasse d'autrefois, ajouté à la probabilité de recevoir quelque déjection de volatile (tellement la gent ailée, attirée sans doute par la curiosité, pullulait au-dessus de nous), je dus me décider pour la solution brahmesque : la seule alternative étant un chèche confectionné avec la toile du dit drapeau, solution encore plus grotesque, à mon avis !

Autre désappointement : à cause de la barrière de corail, il s'avéra dangereux de s'approcher du rivage. Sachant par ailleurs qu'on n'avait pas accès au lagon par voie d'eau, on se borna à faire le tour de l'atoll, dont le diamètre, récifs compris, mesure une douzaine de kilomètres...

Du canot on n'aperçut que les palmiers et le rocher solitaire, reliquat du volcan éteint depuis un temps immémorial... En approchant au plus près que notre sécurité le permît, il nous apparut comme un gigantesque et énigmatique iguane, gardant ce petit paradis perdu.

Cela formait un spectacle fort pittoresque, quelque peu gâché quand même par les effluves nauséuses qui nous parvinrent de l'îlot : le guano, sans doute.

— Je n'aimerais pas me retrouver seule sur cette île, avoua Aziza.

— Nous oui ! clamèrent les fistons de concert.

— Entre le surpeuplement des villes et cette solitude, il y a une marge, commenta-t-elle.

— Il ne faut pas oublier qu'Al & Ber sont interconnectés en permanence, via le satellite cosmon, tout à la fois à l'Humanité et à la Cosmonité : ils ne seront donc nulle part isolés, constata Jul.

— On pourrait pas y revenir demain avec la *chenillette* ? demandai-je.

— On aurait de nouveau les Américains sur le dos : n'oublions pas leurs satellites espions. Il faut impérativement décamper cette nuit.

— C'est dommage : le drapeau français planté là-haut aurait réjoui *Carlogallone* encore plus !

— C'est vrai que, sans lui, on aurait peut-être ici un autre Acapulco, supputa Aziza.

— Ou une base militaire, surenchérit Jul. Les Etats-Unis ont déjà proposé d'acheter l'îlot.

— C'est la Louisiane qu'il fallait garder ! ricanai-je.

— Et le Canada, et l'Inde, et l'Australie alors ? s'écria Jul.

— L'Australie ? m'étonnai-je.

— Bien sûr ! En Australie aussi, les Anglais ne l'ont emporté sur les Français et les Hollandais que par leur ruse et leur détermination... Pour en revenir à notre atoll, un double danger le menace : le commerce de la drogue qui s'en sert comme escale, ainsi que la pêche illicite...

— Et la France a pas les moyens d'y entretenir une base militaire et/ou scientifique, alors qu'elle a dépensé des milliards pour les essais nucléaires dans la région ! m'esclaffai-je.

— Ce n'est pas moi que tu dois convaincre de la stupidité du programme atomique français ! me fit-il remarquer. Le plus insensé, c'est que *Chiracco*, s'il est élu, envisage de révoquer le moratoire de *Tonton* sur les dits essais...

— Pour c'qui est d'atoll lui-même, j'suis persuadé qu'Al et Ber, avec un sac de pierres d'là-haut, peuvent en faire un petit paradis écolo, non ?

— Père, nous préférons que ce soit toi qui exposes le *Projet Clipperton*, demanda Ber.

Sans le savoir, j'étais tombé pile sur le *schmilblic*.

— Bon, si vous voulez. Je souligne tout d'abord qu'Aziza et Luc ont fourni assez de gages pour qu'on puisse compter sur leur discrétion. Ensuite je répète que c'est vous deux et vous seuls qui serez les maîtres d'œuvre du projet, pour la bonne raison qu'à mon âge, je n'ai plus ni l'énergie ni l'espérance de vie indispensables... Voilà, continua Jul, se tournant vers Aziza et ma pomme, assis à l'arrière du canot, le but est d'initier une colonisation extra-terrestre tout à fait indépendante des pouvoirs politiques d'ici-bas...

— C'est pas un peu utopique ? m'exclamai-je. J'me permets d'appeler qu'l'homme est ondoyant et divers... et qu'souvent femme varie !

— Un projet d'envergure est toujours basé sur des paris, rétorqua Jul. Il est cependant vrai qu'il nécessite le soutien des Cosmons, qu'on n'a pas encore formellement, bien que nombre de mes amis de l'IET soient enthousiastes.

— Et l'nerf d'la guerre ? Et l'recrutement de candidats physiquement, intellectuellement et psychologiquement valables ? objectai-je.

— Je compte moi-même ramener encore un bon paquet de pierres. Et surtout de celles dont raffolent les astrophysiciens et les collectionneurs... qui se trouvent plus facilement que les précieuses là-haut et se monnayent plus cher ici-bas ! Quant à la sélection des candidats, ce sera effectivement la grande affaire d'Al & Ber.

— La chose finirait par s'ébruiter, non ? rétorquai-je. Et alors patatrac !... Car tu penses bien qu'une telle entreprise laisserait pas les autorités, quelles qu'elles soient, indifférentes.

— Le projet exige évidemment le secret, admit Ber. C'est un pari basé sur l'engagement d'hommes et de femmes ayant une maturité psychique à toute épreuve... De femmes surtout, car l'engendrement d'enfants et la formation de leur caractère sont des impératifs primordiaux.

— Nous voulons d'abord tester une cinquantaine de couples volontaires pour la mise en valeur d'une île déserte. En cas de succès, le but final serait alors révélé aux pionniers, précisa Al.

— Ah mais j'veux surtout pas vous décourager ! protestai-je. Au contraire, si j'peux vous être utile, malgré mes modestes moyens, comptez sur moi !

— Nous vous en sommes très reconnaissants, déclara Ber. Pour commencer, si vous connaissez des gens sérieux susceptibles d'être passionnés par une telle entreprise, donnez-nous leurs coordonnées, sans pour autant leur parler de colonisation extra-terrestre...

— Insistez quand même sur le fait qu'il faudra travailler dur et de façon disciplinée... ajouta Al. Précisez aussi que dans la colonie, armes, drogues et, d'une façon générale, toute violence est strictement bannie... ce qui sera d'ailleurs écrit noir sur blanc dans le contrat proposé.

— Mais pas l'pinard et la bière, j'espère ? fis-je, avec le sourire en coin.

— ... Ni le tabac, si consommé tout à fait modérément ! ajouta malicieusement Jul.

— Seul l'abus en sera interdit ! répondit Ber avec le sourire.

— Ah, vous ne trouvez pas que la puanteur devient intenable ! pesta Aziza (qui devait, comme moi, éprouver quelques doutes sur la faisabilité du projet, sans oser les exprimer). Ce mélange d'excréments d'oiseaux et de poisson pourrissant va finir par me faire vomir !

— Je crois que ça va être terminé, la rassura Jul. Nous ne serons bientôt plus sous le vent...

Un peu déçus de n'avoir pu y planter le drapeau national, ni même fouler le sol du célèbre atoll, nous rejoignîmes nos pénates alors que le *sol invictus* tropical surplombait l'océan.

Chacun à tour de rôle se doucha puis participa à la préparation d'une simple collation, sachant qu'on serait en Europe pour le petit-déjeuner.

Une fois restaurés, nous nettoyâmes les lieux, pour les laisser aussi propres qu'à notre arrivée – les fistons s'avérant presque aussi maniaques que Nivea !

Puis nous emballâmes nos affaires et nous nous sanglâmes sur nos couchettes respectives, tout le monde préférant assister de *visu* – via la vidéo, bien sûr – au survol de notre bonne vieille Terre, plutôt que de s'enfermer dans les "sphères de survie".

Le décollage eut lieu vers 20 heures solaires, cap plein est. On grimpa, avec un angle d'une dizaine de degrés à cent kilomètres d'altitude, puis on survola l'isthme de Panama et la Mer des Caraïbes à la vitesse de croisière d'environ 10 000 kilomètres à l'heure.

On ne vit que quelques points lumineux difficiles à localiser, d'autant qu'il y avait beaucoup de nuages. Ensuite on traversa l'Atlantique, survola les Canaries, le Maroc méridional et l'Algérie orientale. Le ciel étant devenu clair, on identifia facilement la côte ainsi que les grandes villes : Agadir, Marrakech, Oran, Alger...

Arrivé au-dessus de la Méditerranée, le *Pancolor* entama la descente en décélérant très fort ; au point que les sangles me firent mal. Mais les Doutrerive m'avaient prévenu : les Cosmons ne s'embarrassent pas de prévenances à la manœuvre : tels nos pilotes de chasse, ils sont habitués à des chocs et accélérations considérés comme violents par le commun des mortels.

Lorsque, après moins de deux heures de vol, nous touchâmes les vagues, il était 4 heures TU du matin.

Le vaisseau s'immobilisa entre deux eaux, à quelque dix milles au large de Marseilleveyre.

Les fistons s'activèrent à la préparation d'un succinct petit-déjeuner, tandis que les faux époux Rangetout et ma pomme faisons nos bagages.

Au cours de ce dernier repas pris en commun, Jul me parla de ses projets immédiats :

— Je vais d'abord honorer l'invitation d'Aziza, pendant quelques mois. Puis, laissant Al & Ber se débrouiller dans le Pacifique, je retournerai seul là-haut pour présenter aux Cosmons un rapport sur notre échec et plaider en faveur du *Projet Clipperton*... Enfin, je compte bien revenir ici-bas y passer le restant de mes vieux jours...

Vint l'heure de la séparation. Tous, les dix membres de l'équipage plus nous cinq, engoncés dans nos *combies* totales respectives et tassés dans la salle de rendez-vous, nous nous donnâmes l'accolade d'adieu. Ma seule crainte fut d'en saluer certains plus d'une fois, et d'autres pas du tout, car, contrairement aux Doutrerive, je n'en différençais que quelques uns : ceux qui portaient des tignasses monocolores bien identifiables ! Heureusement, Jul nous les présenta individuellement...

Puis, après avoir endossé pantalon et blouson semblables à ceux que les Doutrerive portaient à leur débarquement, nous allâmes devant l'écouille supérieure déjà ouverte sur la mer. Et là, sous l'œil du représentant de l'équipage, paraissant plus rond et plus humide que d'habitude derrière son heaume (un reflet sans doute, car l'émotivité n'était pas la vertu majeure des Cosmons), nous les trois séniors, déclamâmes encore une fois notre vieux cri de ralliement : « **Ibn, Ibn, Ibn, Khaldouun !!!** », poussé à bout, cependant qu'Al & Ber mettaient le canot à l'eau... Suivirent mes chaleureuses embrassades avec Aziza et Jul, qui, eux, allaient débarquer sur la côte kabyle.

Les fistons me convoyèrent jusqu'à la jetée de la Madrague. Malgré le temps bouché et le crachin glacial, la bonne humeur régna pendant le trajet : ils me reparlèrent en détail de leur projet et nous nous promîmes de rester en contact via *Internet*.

Je me retrouvai donc sur l'avenue du même nom vers 8 heures locales. Une petite demi-heure de marche plus tard (qui eut l'intérêt de me réchauffer), je croisai un providentiel taxi qui me véhicula à la gare Saint-Charles, où, en attendant le départ du train pour Briançon, je téléphonai à ma mie :

— Revenu et sain et sauf ! Mon Dieu, c'est trop de baraka : je ne te laisserai plus repartir ! s'écria-t-elle, aussi émue qu'une jeune épouse.

J'arrivai donc dans ma bonne ville, toute frigorifiée sous la neige, en fin d'après-midi de ce jeudi 2 février 1995, fourbu mais heureux ; songeant (comme le poète), que j'avais acquis plus "d'usage et de raison" qu'il n'en fallait pour vivre heureux le restant de mes jours !